

Budapest : le cercle des poètes disparus

La Hongrie, une nation qui évoque chez les amateurs de football des noms de « magiciens », dont celui du plus grand d'entre eux : Ferenc Puskas. A Montpellier, certains se souviennent peut-être du passage de trois Magyars dans les années 1980 du côté de la Mosson. Nous sommes allés à Budapest sur les traces de Törőcsik, Kiss et Zombori, toujours des idoles dans leur pays à défaut d'avoir laissé une trace indélébile en France.



De gauche à droite et de haut en bas : András Törőcsik, Zalán et son père Alex Zombori, Lazlo Kiss à Budapest. Tous passés par le MHSC. En bas à gauche : vue aérienne de Budapest et du Danube. En bas à droite : des joueurs d'échecs dans les fameux bains romains de Budapest.



friperies et vendeurs de tabac. Bien difficile d'y trouver le guichet vendant les titres de transport. Une fois dans le train, on peut entendre une mouche voler. Les gens font apparemment revivre la mode du jean neige et l'ambiance est « tristounette ».

Voilà l'arrêt Deák Ferenc tér (tout s'appelle Ferenc en Hongrie !). Nous descendons pour prendre la direction du « Mini Carmen », hôtel situé dans le quartier juif de Budapest. Impossible de le trouver. Finalement, on trouve l'allée sombre puis l'escalier qui mène au 3e étage. Le « Mini Carmen » nous ouvre ses portes sur un ramassis de linge sale en partance pour la laverie. Une vieille hongroise bien portante mange une soupe de petits pois tout en enregistrant notre arrivée... La chambre est vétuste, l'eau chaude, sur demande, et on nous donne des serpillères en guise de serviettes de bain ! On nous avait dit que Budapest n'était pas cher, on comprend mieux pourquoi. On campera finalement à l'hôtel Ibis le reste du séjour et tant pis pour le charme de cet immeuble qui respire l'ancien bloc de l'Est.

« Le steak haché-frites, ça me manque ! »

Budapest, « la perle du Danube »... Nous marchons au fil des rues mais rien d'exceptionnel à nos yeux. Nous aurait-on menti ? Nous sommes en fait dans la partie de Pest, à l'est du Danube, beaucoup moins jolie que Buda, à l'ouest du fleuve. Nous nous y rendons lors de notre deuxième jour avec Zalán Zombori, qui nous servira de guide durant tout notre séjour. Peu de temps après notre rencontre, celui-ci nous montre la cicatrice qu'il a sur la tête et qu'il s'était faite en 1982 en tombant dans un studio du Belvédère à Montpellier. Il y résida quelques semaines avec ses parents, quand son foot-

balleur de père s'engagea sous les couleurs du Montpellier PSC. Sándor en était le milieu de terrain moustachu pendant trois saisons avant de passer entraîneur adjoint jusqu'en 1987 aux côtés de Michel Mézy. « **En Hongrie, on dit qu'il y a des pianistes, les meilleurs joueurs, et ceux qui portent les pianos** », explique Zalán. Son père était plutôt ratisseur de ballons, converti en... numéro 10 sous les couleurs de Montpellier.

C'est avec Zalán que nous avons pris contact afin de retrouver les traces de son père, plus connu à la Paillade sous le nom d'Alex, et des deux autres joueurs hongrois, Törőcsik et Kiss, que le père Zombori a fait venir à la Mosson dans son sillage. Zalán est aujourd'hui agent de joueurs et parle un français impeccable malgré un accent des îles. Il a vécu avec sa famille pendant cinq ans à Juvignac, tout prêt de la Mosson. Avant de revenir dans les années 1990 passer son bac en France et intégrer le centre de formation du MHSC. Par la suite, il a embrassé une carrière pro dans son pays natal et notamment sous les couleurs d'Ujpest, avec laquelle il a été champion de Hongrie.

Zalán nous amène déjeuner à l'hôtel Mercure où il connaît le patron, le père d'un des gamins dont l'agent suit la carrière. « **Profitez-en, goûtez les spécialités hongroises !** », nous incite-t-il. Entre le foie gras local et toutes les spécialités au paprika (l'emblème national), notre cœur balance. On goûte finalement à tout, finissant sur plusieurs cafés pour digérer... Notre guide regrette, quant à lui, de ne plus pouvoir manger des steaks hachés frites ou des rillettes dont il raffolait à son époque en France !

Après avoir quitté le Mercure, direction la planète Buda, le quartier historique situé sur une colline en haut du Danube. C'est là que la perle se découvre enfin devant nos yeux avec



des vues imprenables sur le fleuve mythique. Eblouissant !

C'est bien beau tout ça, mais « **on n'est pas venu pour acheter du terrain !** ». Nous allons donc assister au match de qualification pour la Coupe du Monde de football 2010 entre la Hongrie et l'Albanie. Direction le Nepstadion - littéralement, le « stade du peuple » - rebaptisé stade Ferenc Puskas à la mort de ce dernier au début des années 2000.

Aux alentours de l'enceinte sportive, des vendeurs de graines de courges à tous les coins de rue, les balayeurs du stade ont du boulot en Hongrie ! Le stade, aussi mythique soit-il, est en décrépitude totale. Sa partie supérieure n'est plus ouverte au public depuis longtemps, elle s'écroulerait aisément sous le poids des

Deux mois après notre voyage à Budapest, la capitale hongroise, ce ne sont pas les souvenirs qui manquent. Au moment de les mettre noir sur blanc, le carnet de notes est resté dans son tiroir tant ce voyage inoubliable a marqué nos esprits.

8 octobre 2008 : arrivée à l'aéroport de Ferihegy, un vieux bus couleur « CRS » nous amène à la station de métro de Kijpest, au sud de la capitale hongroise. On passe des zones industrielles délabrées avant d'arriver dans une station kitsch, couleur Casimir, et à l'ambiance intérieure un peu glauque. Les petites fioles de vodka traînent à chaque recoin d'un underground aux allures de souk aux multiples



Octobre 2008, match entre Ferencváros, le club le plus populaire de Hongrie et le MTK (en blanc).

100 000 spectateurs qu'elle peut contenir.

Le match voit une piètre équipe hongroise s'imposer difficilement et a surtout valu pour l'ambiance qui régnait dans les gradins. Quelle émotion au moment des hymnes, le stade du peuple voyant alors une multitude de drapeaux hongrois tapisser ses tribunes. « **Ce pays, on l'adore, c'est notre vie** », explique Zalan. Le supporter hongrois encourage son équipe nationale à la manière des meilleurs publics de club. Le contraste est saisissant avec tous les « footix » remplissant le stade de France...

L'été des vieilles dames

A l'issue du match, nous partons goûter à un des passe-temps favori des autochtones : les bains thermaux. Le pays compte le plus grand nombre de thermes turcs ou romains de toute l'Europe. Nous allons à celui de Széchenyi, situé dans le plus beau parc de la ville. Les bains d'intérieur ou d'extérieur sont plus beaux les uns que les autres et de vieux hongrois barbus y jouent aux échecs. Le temps semble s'être arrêté. Après avoir marché toute la journée, la chaleur des bains nous fait un bien énorme. Ils sont d'ailleurs un peu trop chauds pour certains qui ne semblent pas gênés d'étreindre leur petite amie assez explicitement...

Le lendemain, Zalan nous amène au quartier de Ferencváros où nous sommes censés y rencontrer son père. Celui-ci y commente pour la télé hongroise un match de Ligue 2 entre le club le plus populaire du pays, Ferencváros, et le MTK. Durant le trajet on demande à Zalan s'il est normal qu'il fasse aussi beau et chaud (20°C) à cette époque de l'année. « **Comme on dit ici, c'est l'été des vieilles dames, un de ceux qui se prolongent longtemps après septembre et pendant lequel les mamies profitent du soleil au maximum sur les bancs publics de la ville** », explique-t-il.

Au gré des feux rouges grillés et des contre-allées utilisées par notre conducteur pour éviter le trafic de Budapest, on s'aperçoit du contraste saisissant dans cette ex-ville d'un régime communiste disparu en 1991. Les Trabants, voitures symboles de l'ex-bloc de l'Est, côtoient encore les dernières Peugeot. Les immeubles d'après guerre jouxtent aussi des immeubles de verre dédiés aux grandes entreprises venues profiter de l'aubaine économique offerte par l'entrée de la Hongrie dans l'Union Européenne. « **A l'époque du communisme, tous les gens vivaient de la même manière. Ils n'avaient pas grand-chose mais, au moins, ils avaient quelque chose. Aujourd'hui, il n'y a plus de classe moyenne mais des riches et, aussi, des très pauvres** », explique Zalan avant que nous arrivions finalement au stade Florian Albert. Celui-ci porte le nom de cet autre poète footballeur et ballon d'Or France Football. « **Il doit être dans un coin car il est tous les jours au stade en train de picoler** », raconte notre guide avant d'entrer sur la pelouse.

Noirs et fachos dans un même stade

Il nous montre où se trouve la cabine de commentateur de son père, des sortes d'algecos datant du communisme. « **Elles n'ont pas changé, indique Alex Zombori. Tu t'y pèles toujours autant !** ». On ne doit retrouver celui-ci qu'après un match nul, dans tous les sens du terme, et où une chose nous a extrêmement choqués : l'équipe de Ferencváros, composée à moitié de joueurs noirs - ce qui n'a rien de choquant - est par contre supportée par des fans pouvant sortir en toute impunité des drapeaux nazis...

Nous ne pouvons finalement pas discuter avec Alex en fin de match. Il est pris à partie par des supporters venus lui « **chercher la merde car [il était] de l'équipe rivale de Vasas** » durant son époque de joueur. Ce n'est que partie remise puisque le lendemain nous avons rendez-vous au complexe d'entraînement de Vasas avec nos trois ex-footballeurs du MPSC. Zalan, n'a qu'une peur au moment d'aller chercher András Törőcsik, c'est que ce dernier ait picolé : « **Il m'a promis que ce ne serait pas le cas** », soupire Zalan en n'y croyant pas trop. L'ancien meneur de jeu a depuis longtemps sombré dans la déchéance. « **Il ne vit plus que de son nom et ne possède plus rien** ». András est fier, il ne veut pas qu'on vienne le chercher chez sa mère, où il habite, mais au bar-restaurant du coin. A notre arrivée, il est assis tout seul à une table, un bras en écharpe sous sa veste de survêtement portée à même la peau, sa main valide agrippant un verre de bière. Sa cheville droite est toute contusionnée - il aurait eu un acci-



dent de voiture avec un ami - mais l'homme en impose tout de même. Celui qu'on surnomme « Kese », pour sa crinière blondissant au soleil, ou Toro, a le regard perçant, les cheveux lissés en arrière et le menton tenu bien haut. Il mâche son chewing-gum, sourit en coin, puis grille quelques cigarettes le temps de terminer son verre.

Nous partons alors pour Vasas où Lazlo Kiss est entraîneur des jeunes attaquants du club. La Hongrie souhaite remettre la formation des jeunes dans le droit chemin après vingt années où le physique était le maître mot... En chemin, nous passons devant un vieux stade abandonné, celui de la société des chemins de fer hongrois où András débuta avant d'aller faire les beaux jours du grand Ujpest. « **Il n'y avait que le foot à l'époque, on était dans la rue à jouer tous les jours. Le ballon, c'était la vie. Durant notre carrière, on s'en foutait de perdre. On voulait bien traiter le ballon et jouer avec classe** », explique celui qui aurait pu être l'équivalent de Maradona, si seulement il avait pu quitter le pays à son apogée. Sous le régime communiste, les joueurs n'obtenaient une permission de sortie qu'à l'âge de trente ans. Arrivés à Vasas, Lazlo Kiss nous accueille et Alex Zombori ne tarde pas à nous rejoindre. Les trois posent pour une photo puis nous partons au club house pour descendre l'allée des souvenirs ensemble et, en ce qui concerne Toro, quelques bières aussi. Lazlo définit ce dernier de la meilleure des façons : « **Il avait les qualités pour faire une très grande carrière, faisant des choses avec un ballon qu'on n'apprend pas à l'école de foot. Mais il jouait avant tout pour le public, les stades étaient pleins pour lui et les gens payaient pour voir ne serait-ce qu'un seul de ses dribbles magiques.** »

Oui mais voilà, Toro a foiré sa vie. Quand ses qualités individuelles étaient en harmonie avec celles de son équipe, cette dernière pouvait battre n'importe qui au monde. « **Mais András avait ses propres règles, quand il avait quelque chose en tête, c'était difficile de lui parler, même pour l'entraîneur !** »

C'est ce caractère qui a certainement plu à Louis Nicollin. Un jour de 1985, le Président du MHSC a pris son avion pour aller superviser le numéro 10 en compagnie de Zombori. Ce dernier se rappelle : « **Lors du match, Toro s'est fait expulser au bout de vingt minutes et tout le monde scrutait le bord de la touche car il ne voulait pas sortir du terrain. Nicollin m'a dit : « C'est bon, on le prend ! »** »

« Les Argentins nous ont entubés ! »



Un défenseur de l'équipe nationale de Hongrie lors du match de qualification pour la CM 2010 contre l'Albanie.

Bien avant Törőcsik, Nicollin était allé recruter Zombori en Hongrie. « **C'est mon but en Coupe du Monde 1978 face à la France qui a dû lui plaire !** », explique ce dernier. Une Coupe du Monde dont se rappelle bien Törőcsik. La Hongrie avait une super équipe qui joua le match d'ouverture face à l'Argentine : « **Ils avaient peur de nous, ça se voyait d'autant plus dans leurs yeux quand on a mené 1-0** », raconte-t-il. A la mi-temps de ce match, un dirigeant argentin serait venu proposer le match nul. Les Hongrois refusent. Résultat : « **L'arbitre a été contre nous toute la seconde mi-temps et on s'est fait entuber** », peste Zombori. Törőcsik et Nyilasi expulsés, la Hongrie perd 2-1 et joue le reste de la compétition sans ses deux meilleurs joueurs. Elle affronte la France à Mar del Plata lors de son dernier match, victoire 3-1 des Bleus. Au-delà de la défaite, Zombori est aussi déçu car le gouvernement hongrois de l'époque interdisait aux joueurs d'échanger leur maillot en fin de match...

Lazlo Kiss, lui, a connu ses meilleurs moments plus tard. Notamment au Mondial 1982 d'Espagne, où il inscrit un triplé en sept minutes face au Salvador ! Pourtant, c'est son but en Norvège, qualifiant les Magyars pour cette coupe, qui reste gravé dans le cœur de ses compatriotes. Un super lob de 35 mètres. « **C'était ça, Lazlo, il pouvait surprendre n'importe quand. Il avait la qualité extraordinaire de penser rapidement face à n'importe quelle situation** », explique Toro qui finit par quitter son air grave. Il sourit enfin et rigole à l'évocation d'une multitude de souvenirs. La palme d'or revient à cette journée du temps où il était à Montpellier. Lazlo raconte : « **Alex nous avait invités pour déguster du vin à 200 km de Montpellier. Sur la route, il y avait des châteaux partout et chaque fois on s'y arrêtait pour boire. A la fin de la journée, « Toro » a dit : « Y'en a marre de la route, on ne rejoint pas Alex, on va dans un bar boire de la bière ! »** » Et c'est tout le club house qui éclate de rire.

« A cause des Français. Mais pas seulement... »

Voilà qui résume la carrière de beaucoup de footballeurs hongrois, surtout celle de Toro. Des joueurs transférés hors de leur pays après leur zénith footballistique et qui se moquaient des résultats. Surtout après la déception de ne pas avoir pu quitter la Hongrie avant leurs trente ans, alors que les offres de grands clubs étrangers arrivaient sur les bureaux de leurs dirigeants ! A Montpellier, on se rappelle toute de même de ce match exceptionnel d'András qui élimina le PSG à lui tout seul en Coupe de France. Capable du meilleur... comme du pire. Le dernier jour de notre visite, nous nous rendons à Szent-Endre, « la ville des peintres » au nord de Budapest où Alex Zombori avait toujours rêvé vivre. Assis à la terrasse d'un pub à discuter pendant des heures, nous avons surtout retenu une chose parmi les interminables anecdotes footballistiques. Reparler du passé avec ces joueurs a semblé mettre un sourire sur des visages plutôt tristes. Alex résume bien cette impression : « **A notre époque, peu importe le communisme, un jour de football était une fête. Les Hongrois aiment la vie mais, malheureusement, l'histoire de notre pays ne nous a pas incités à lui sourire. Même quand il fait la fête, le Hongrois est malheureux. Regarde l'hymne national comme il est triste. Quand tu l'entends, tu as envie de pleurer. Comment tu veux gagner un match ?! On est un peuple qui a toujours perdu dans l'histoire.** » Les Français et le Traité de Trianon ayant réduit les territoires de la grande Hongrie à peau de chagrin après la première guerre mondiale y sont un peu pour quelque chose... « **A cause des Français, oui. Mais pas seulement** », conclut Zombori, père.